

Le Canada Musical.

VOL. 2.]

MONTREAL, 1^{ER} DECEMBRE 1875.

[No. 8.]

Raphael et Mozart.

Quand Mozart, désertant la terre,
Montait radieux vers le ciel,
L'âme heureuse de Raphael
Vint à l'encontre de son frère

Pareil à l'enfant qui croit voir
Dans l'onde pure son visage,
Chacun d'eux crut voir son image
En l'autre, comme en un miroir

Ils mêlèrent en un sourire
Leurs cœurs, et se donnant la main,
Vers le paradis sans rien dire
Ils poursuivirent leur chemin

Et quand leurs deux âmes jumelles
Entrèrent au divin séjour,
Portant des grâces immortelles,
Rayonnantes du même amour,

Le chœur des célestes louanges
Résonna plus harmonieux,
Comme si deux nouveaux archanges
Venaient d'éclorre dans les cieux !

LE COMTE ANATOLE DE SÉGUR

NOTE.—Nous interrompons, dans le présent numéro, la publication de *Les musiciens du temps de l'Empire*, pour faire place à un charmant petit feuilleton d'actualité, intitulé *Une Soirée de Noël*, et qui intéressera plus particulièrement nos jeunes abonnés, tout en instruisant quelques uns des plus âgés.

UNE SOIREE DE NOEL.

LA MUSIQUE.

—Tim-tum ! tim-tum ! drrrin ! drrron ! drrron ! drrrron !
tim-tum-ti ! tim-tum-ti !

Voilà ce qu'on entendit tout d'un coup retentir au dehors, au milieu de la nuit, et chacun fut fort surpris. En vérité il y avait de quoi

Figurez-vous, en effet, que c'était le jour de Noël. Ce jour-là habituellement on se réunit, on dîne en famille, plus on est nombreux à table, mieux cela vaut : grands parents, papas et mamans, oncles, tantes, sœurs, frères, cousins et cousines, et tous les enfants, que sais-je ? Il faut que tout le monde y soit. Aussi tout le monde y était, dans la grande salle à manger de la grand'mère Bruno, je veux dire tout le monde de sa famille. Mais vraiment sa famille c'était à peu près tout le village de Valcreuse, situé, comme on sait, dans le fond d'une vallée de la Savoie. Sur soixante habitants que renfermait ce petit village, il y en avait bien quarante qui, de près ou de loin, directement ou par alliance, se trouvaient apparentés avec la grand'mère Bruno. Celle-ci avait soixante-dix ans au moins.

Tous les membres de cette famille, depuis de bien longues années, n'avaient jamais porté leur ambition au delà de leur village, chacun y naissait, y vivait honnêtement, y mourait. Mais je me trompe, deux s'en étaient allés un jour... où ? Dieu le sait. Enfin, ce qu'il y a de certain c'est qu'ils avaient voulu absolument partir un matin avec leur vieille. Ils avaient tous deux dix ans à cette époque.

Des enfants de cet âge se lancer dans le monde avec chacun une violle pour toute ressource, c'était, certes, bien imprudent ! Mais en Savoie cela n'est pas rare. Bref, ils partirent. L'un de ces enfants était fils de la mère Bruno, l'autre d'une cousine du même âge qu'elle en vint, et nommée Marthe. Il y avait environ vingt-cinq ans qu'ils étaient partis. On avait eu une fois de leurs nouvelles, et puis plus rien.

Donc eux seuls de la famille Bruno manquaient à la réunion de la Noël, et les deux vieilles mères qui s'y trouvaient n'avaient pu s'empêcher d'en faire la remarque à part elles et de soupçonner.

C'est au moment où toute cette famille-là se trouvait à table, qu'au dehors, comme je l'ai dit, on entendit tout d'un coup ce bruit-là : tim-tum ! tim-tum ! drrrin ! drrron ! drrrron ! tim-tum-ti ! tim-tum-ti !

Qu'est-ce que c'est que cela ? fit tout le monde.

C'étaient évidemment les cordes d'un instrument comme un violon ou une guitare, que l'on pinçait avec les doigts. Mais comment pouvait-il se faire qu'à une pareille heure, dans le petit village si isolé de Valcreuse, un musicien fût venu s'égarer ?

—Tim-tum ! fit encore l'instrument, coupant court aux réflexions, et presque aussitôt une voix, s'accompagnant d'un violon, se mit à chanter un noël du pays. La voix chantait bien, le violon jouait parfaitement, on était ravi, et, après avoir écouté en silence, on applaudit très-vivement, et la moitié de la table se leva comme d'un commun accord pour aller chercher le musicien. Un instant après, on l'amena en triomphe et il faisait son entrée dans la salle.

C'était un homme dans la force de l'âge, ayant une grande barbe, vêtu d'habits grossiers, mais propres, portant une petite besace et son violon. Il s'inclina très-respectueusement en silence devant l'assemblée. Il eut beau faire des difficultés, il fallut bien qu'il prit place à table. La grand'maman Bruno fit observer que le nouveau venu payerait amplement l'hospitalité qu'on lui offrait par quelques airs de violon qui égayeraient la soirée. Chacun d'applaudir. Et franchement cette idée-là était venue à tout le monde, aussitôt qu'on avait vu le violon. Ah ! la bonne soirée ! on aurait de la musique ! on danserait ! on chanterait ! la joie de chacun, grands et petits, s'en trouva tout d'un coup doublée.

Oui ! oui ! dit le musicien, voilà l'effet de la musique ! toujours et partout elle faisait plaisir.

Là-dessus la conversation s'engagea et roula tout naturellement sur la musique. L'étranger paraissait fort instruit sur cet art, et dit à ce sujet mille choses fort intéressantes.

Il fit voir combien la musique était sympathique à l'âme, dont elle rendait tous les sentiments tendres, mélancoliques et généreux. Elle est une distraction pure et bienfaisante, adoucit la tristesse, chasse les mauvaises pensées et l'ennui, double la joie, le riche et le pauvre y puisent des jouissances. Il rappela aux enfants que c'est en chantant tout doucement que leurs mères les berçaient sur leurs genoux, les calmaient et les endormaient.

—C'est si naturel de chanter ! avant de parler, le petit enfant sourit et fait comme une espèce de petit chant.

—C'est vrai ! firent les mères présentes.

—Aussi, quand a-t-on commencé à chanter et à faire de